

PREMIERE

On pardonne tout à **Maiwenn**

PARDONNEZ-MOI

DE MAÏWENN ★

Fr. Avec Pascal Gregory, Mélanie Thierry, Marie-France Pisier... Distr.: SND. 1 h 28.

Si vous aimez le sirop d'orgeat, passez votre chemin. Car *Pardonnez-moi* a le goût d'une gorgée de bitter relevé de cyanure. Maiwenn, qui frotte ici sa première réalisation à la plaie intime qui la gangrène depuis toujours, dépeint le saccage d'une enfance, les séquelles laissées par des strates de non-dits familiaux et les ravages d'un désamour jamais digéré. Enceinte, Violette, son personnage, veut faire place nette. Place propre. Elle empoigne sa caméra DV, gratte les cicatrices jusqu'à entamer l'os, place chaque membre d'un clan handicapé des mots et des sentiments devant ses saloperies, ses silences, ses errements. Elle est énervante, Violette, mais aussi rabâcheuse, touchante, terroriste: elle fout le feu. Elle fout le feu parce qu'elle veut que les siens lui demandent pardon et ne connaît de l'amour que la violence. Tourné en dix-sept jours, essentiellement à l'impro, *Pardonnez-moi*, film-happening, ne s'encombre d'aucun vernis. Il tient de l'investigation, du crachat, du travail

de deuil et du poing brandi. Il avance à la va-comme-je-te-pousse, parfois complaisant, souvent dérangeant, extrêmement violent mais toujours indocile: Maiwenn filme les brûlures, les éclats, la tiédeur ne l'intéresse pas. Portée par des comédiens qui ne s'épargnent pas – et qu'elle n'épargne pas –, la réalisatrice se met en danger lors de deux scènes de psychanalyse sauvage absolument ahurissantes (l'anniversaire et la confrontation avec le père, Pascal Gregory désespérément muré). Bluffée par *Tarnation* (Jonathan Caouette, 04), elle truffe *Pardonnez-moi* de ses propres castings de gosse. Maiwenn y porte la contradiction à ses interlocuteurs. Elle y résiste déjà, comme elle résiste aujourd'hui à la ligne lisse et sans risques d'un certain cinéma. (Lire aussi pages 92, 96 et 98.) **SOPHIE GRASSIN**



Maiwenn, Gregory / Jeune fille au père.

Elle est là, lovée dans un fauteuil de cuir, ballerines cerise, frange sur les yeux, sourire bravache. Droite. Drue. Elle a traversé l'enfer et elle en est sortie, la tête haute, avec des cicatrices de guerrière que l'on devine dans ses silences. Elle a réalisé *Pardonnez-moi*, son premier long, comme on hurle dans le noir, à bout de douleur, à bout de peur. "Je suis partie d'un fait réel, j'ai été battue par mon père, mais à part ça tout ce que vit mon personnage est un fantasme : c'est tout ce que j'aurais aimé qu'il m'arrive." Elle martèle : "Ce n'est pas une autobiographie." Elle dit que l'idée lui en est venue en revoyant des vidéos d'elle enfant, qu'au début elle n'avait pas de sujet en tête, qu'elle voulait juste faire un film. Elle s'est découvert une vocation de cinéaste en montant son spectacle, «Le pois chiche». Elle s'est cherchée longtemps, elle a fait du stylisme, de la photo, des chansons, il n'en est sorti ni ligne de vêtements, ni expo, ni album. "Je m'arrêtais toujours avant." Elle a été comédienne chez Girod, Becker, Besson dans une autre vie, nébuleuse, celle où elle aurait fait n'importe quoi pour être aimée de sa mère : "Le cinéma était sa passion, alors je me suis persuadée que je voulais être actrice. Je l'ai compris en faisant une analyse il y a dix ans." Elle adorerait tourner avec Blier et les Dardenne, mais elle croit qu'elle n'est pas une véritable actrice puisqu'elle ne veut plus jouer que des rôles qui lui ressemblent. Elle se trompe, bien sûr. Elle est délicieuse et bouleversante. Elle est, à elle seule, tous les survivants que nous sommes. Elle s'appelle Maiwenn. **Sandra Benedetti • Photo Gérard Giauque**

Pardonnez-moi, de et avec Maiwenn, sortie le 21 novembre

3) Elle sert le cinéma depuis près de quarante ans et ne s'en laisse pas conter.

MARIE-FRANCE PISIER L'INUSABLE

© SOPHIE GRASSIN

Elle a envoyé bouler ce pauvre Antoine Doinel, campé les putes rousses dans un claque amstellodamois (*Barocco*, Téchiné, 76), interprété Madame Verdurin (*Le Temps retrouvé*, Ruiz, 99), tourné deux films comme réalisatrice pour chasser ses fantômes et exorciser ses chagrins (*Le Bal du gouverneur*, 90; *Comme un avion*, 02). Depuis les années 60, Marie-France Pisier hante le cinéma et traverse l'époque avec une certaine audace – elle a, entre beaucoup d'autres choses, signé «Le manifeste des 343 salopes» en 1971. Les jeunes réalisateurs en sont conscients. Après *Dans Paris*, de Christophe Honoré, la voici à l'affiche de *Pardonnez-moi*, le premier film de Maïwenn. La pétroleuse de la Nouvelle Vague y est Lola, mère aux prises avec une thérapie familiale sauvage. Entre bouffées de cigarettes et séance-photo, Marie-France montre ses deux césars montés en lampes, salue la justesse de Deborah François (*L'Enfant des frères Dardenne*), évoque plusieurs façons d'envisager son métier. Elle jouera bientôt Guitry au théâtre, comme François Truffaut l'y avait naguère incitée. «Guitry, ce vieux réac' misogynne? Jamais de la vie», s'était-elle alors insurgée.

Ne pas l'envoyer dire

«J'ai débuté avec Truffaut, à qui un journaliste niçois, Mario Brun, avait envoyé ma photo sans m'avertir. Truffaut avait repéré un cliché où je marchais dans la rue avec maman, ma sœur, mon frère. Il aimait l'étrangeté de ma voix dont il avait tout de suite diagnostiqué qu'elle constituerait à la fois mon meilleur atout et mon pire handicap. Truffaut m'avait engagée afin d'interpréter le double féminin de Jean-Pierre [Léaud] dans *L'Amour à vingt ans* [62]. Il me semble qu'à l'époque, je livrais à la caméra quelque chose d'animal. Ma fameuse réputation d'actrice "cérébrale" n'est donc pas si justifiée que ça. [Elle éclate de ce rire en cascade estampillé Pisier.] Truffaut figurait mon re-père. Avec lui, je discutais du bien, du mal, de l'art et de la vie. Tout le monde s'imagine que nous avons eu une histoire d'amour ensemble. C'est faux. Il m'a expliqué un jour: "Tu es ma troisième petite fille et je t'aime." À partir de là, toute tentative de drague était foutue. Nous avions fermé les portes... Cela dit, j'avais beau être vraiment très, très, très déléguée à l'époque, j'adorais le rôle qu'il m'avait dévolu. Et puis, nous entretenions des rapports assez bagarreurs. Je ne le trouvais pas assez féministe, pas assez engagé. Du coup, je l'envoyais chier. J'engageais aussi des bagarres effroyables avec Robert Hossein, dont, à l'exception du *Vampire de Düsseldorf* [65], je n'aimais guère le cinéma. Ah, je n'avais pas ma langue dans ma poche. Rien ne m'impressionnait. Bien sûr, ça m'a joué des tours. On s'est aussitôt dit: "Elle analyse trop les choses." Mais on ne se refait pas. Et puis, si on ne peut plus casser les pieds d'un metteur en scène en lui parlant politique...»

MARIE-FRANCE PISIER 🗨️ «Je me sens à l'aise dans l'autodérision. Oui, me foutre de ma propre gueule est un truc qui me va assez bien.»

quarantaine figurait LA mauvaise passe. Aujourd'hui, les actrices ont gagné dix ans. De ce point de vue, je me sens atypique. À 39 ans, j'étais enceinte, j'écrivais *Le Bal du gouverneur* et je nageais dans le bonheur. Je n'ai donc pas senti de rupture ni de désamour. J'ai signé quatre romans, tourné deux films comme réalisatrice. Je ne me sens pas pour autant metteur en scène. Mes longs métrages – sur mon adolescence et le suicide de mes parents – sont à chaque fois nés de la volonté d'expurger des sentiments précis.»

Écouter ses envies et rien que ses envies

«Je n'ai jamais pensé en termes d'ambition. Moi, je voulais juste me frotter à des rôles, des genres et des partenaires différents. Si j'ai tourné *L'As des as* [Gérard Oury, 82], ce n'était pas pour faire une comédie à tout prix mais pour travailler avec Jean-Paul Belmondo. Il me fascinait. Chez Godard notamment, Jean-Paul dégagait une impression de liberté énorme. Il changeait un certain style de jeu. Il le dépoussiérait. En me voyant arriver sur le plateau, il m'avait salué d'un: "Tiens, voilà la star de la Cinémathèque." Je militais, je vous l'ai dit. Mon engagement politique participait de mon engagement au monde. Et puis, j'avais été élevée aux colonies où mon père, gouverneur de Nouvelle-Calédonie, représentait l'ordre et la loi. Cela m'avait ouvert les yeux. Je tournais aussi avec Robbe-Grillet, Rivette ou Téchiné. J'ai donc été très vite labellisée "intello". Aujourd'hui, je suis effarée d'être encore là en ayant, hormis *Cousin cousine* [Jean-Charles Tacchella, 75] et quelques autres, si peu de films populaires à mon actif. Je crois que les cinéastes ne savent pas trop où me situer. J'ai joué des drames, des choses cocasses. Je me sens à l'aise dans l'autodérision. Oui, me foutre de ma propre gueule est un truc qui me va assez bien, je crois.»

Ne pas se laisser impressionner par le «tournant de la quarantaine»

«Avoir 40 ans, au fond, c'est un peu comme être juif. C'est le regard des autres qui vous le renvoie. Moi, je fais partie de ces acteurs enracinés dans l'enfance. Même quand je me délabrerai, je garderai, je l'espère, quelque chose de juvénile. Dans les années 80, la

Les acteurs de *Pardonnez-moi* sur un canapé: Aurélien Recoing, Mélanie Thierry, Marie-France Pisier, Hélène de Fougerolles et Pascal Greggory.



Jean-Pierre Léaud et Marie-France au café du coin dans *L'Amour à vingt ans*.

Accueillir les seconds rôles

«Dès *Barocco* ou *Cousin cousine*, j'ai été "louée" aussi bien pour des seconds rôles que pour des premiers. Je sais, par conséquent, à quel point on peut marquer de son empreinte une seule et unique séquence. Certaines actrices ont la douloureuse sensation de décliner lorsqu'elles acceptent un emploi court. Pas moi. La longueur m'importe peu pourvu que le scénario me plaise. J'ai trouvé magnifique celui de *Dans Paris*. J'ai rencontré Christophe Honoré, dont j'avais vu tous les films. Sur le tournage, les larmes me montaient presque aux yeux tellement je me sentais bien. Il y avait Romain Duris, dont j'ai cru comprendre qu'il m'aimait un peu [elle se marre], Louis Garrel, Guy Marchand, que j'ai pris dans mes bras alors que ça n'était pas prévu. Christophe m'a dit plus tard que c'est à ce moment-là qu'il a su que nous tenions cette scène. Ce film, si beau, n'est au fond que ça: une histoire de mains tendues qui ne se rejoignent pas. Sur le plateau régnaient une très grande vigilance et une très grande douceur. L'inverse, donc, de ce qui allait se passer avec Maïwenn. Une folle absolue, Maïwenn. Elle distille une impression de danger terrible. C'est d'ailleurs ce qui la rend si émouvante. Quand elle m'a appelée une semaine avant le début du tournage de son film, elle était assez agressive. Mais elle m'a balancé un truc charmant: "Bien sûr, vous allez me dire non. Parce que moi, j'aime l'impro, et que ça va vous faire peur." Or,

j'adore l'impro depuis *L'Amour à vingt ans*. Nous n'avions pas de scénario. Je savais tout juste que le film évoquait une enfance brutalisée. Mais Maïwenn m'a séduite. J'avais envie de la regarder. Elle aurait rêvé que mon personnage éclate en sanglots ou que je l'attaque pour qu'elle puisse se défendre. Mais j'avais décidé que Lola se tiendrait du côté ensoleillé de la vie. Bref, j'avais traficoté mon truc, et je sentais que ça l'énervait. Elle n'arrivait pas à me mettre à la place exacte de son fantasme. En même temps, elle prenait des risques et je trouve ça beau. Même si elle a enlevé quelques bricoles. Je lui clouais parfois le bec, alors, évidemment...» [Elle rit.]

Décrocher son téléphone

«Ça m'est arrivé deux fois. La première pour *L'Écume des jours*, de Charles Belmont [68]. Je me souviens lui avoir intimé: "Vous ne pouvez pas tourner ce film sans moi." Il m'a engagée. La deuxième fois,

MARIE-FRANCE PISIER 🗨️

«Je ne trouvais pas Truffaut assez féministe, assez engagé. Du coup, je l'envoyais chier.»

pour *Marion*, de Manuel Poirier [96], dont je connaissais le travail. Une autre actrice convoitait le rôle, et je le savais. Ce type de démarche compte pour un metteur en scène. Et puis, dans ces cas-là, je me fous complètement de recevoir des baffes. C'est comme en amour. Pour moi, exprimer son désir n'a et n'aura jamais rien d'humiliant.»

Marie-France Pisier est à l'affiche de *"Pardonnez-moi"*, de Maïwenn. Sortie le 22 novembre. Critique page 48.



4) Elle revient de loin et exorcise ses blessures à l'écran.
MAÏWENN
LA RESSUSCITÉE
 © SOPHIE GRASSIN / PHOTO ANTOINE LE GRAND

MAÏWENN / PARDONNEZ-MOI LA VRAIE VIE DES ACTRICES

Comment se réconcilier avec le métier d'actrice imposé trop tôt par une mère débordante? En montant sur scène pour panser ses blessures. Et en tournant un vrai film de réalisatrice où l'on apure ses souffrances intimes par le biais d'une fiction. C'est le cas de Maïwenn, sœur aînée d'Isild Le Besco, qui, avec *Pardonnez-moi*, signe un premier long métrage furieux doublé d'un curieux brûlot.

Un rôle à 5 ans (*L'Été meurtrier*, de Jean Becker), un mariage à 16 (avec Luc Besson), une psychanalyse à 20, Maïwenn – mi-kabyle, mi-bretonne – a des allures de pur-sang arabe. Elle n'avance pas, elle taille le bitume, se fiche des obstacles et fonce. Après *Le Pois chiche*, spectacle autobiographique couronné de succès au Café de la Gare, la voici aux commandes de *Pardonnez-moi*, son premier film, règlement de comptes brutal au sein d'une famille qui n'est pas sans rappeler la sienne. Pour le tourner, elle a abandonné un Marivaux à Chaillot, enrôlé – sur la double foi d'une note d'intention et de sa seule force de conviction – une quinte de comédiens confirmés (Pascal Gregory, Marie-France Pisier, Hélène de Fougerolles, Mélanie Thierry, Aurélien Recoing), découvert les «joies» de l'autoproduction ou presque. *Pardonnez-moi* s'est d'abord appelé *Résilience*. Ce qui lui allait plutôt bien au teint.

Maïwenn y interprète Violette, une jeune femme qui ne lâche rien. Ni personne. Violette accule les siens à réagir, fait impitoyablement la peau aux non-dits, dégueule son enfance abîmée d'accès de violence inouïs en longues plages d'hystérie. Dans *Pardonnez-moi*, l'improvisation prévaut: «J'avais pour principe d'être réceptive à tout ce qui arriverait, en bien ou en mal», explique Maïwenn qui, pour certaines scènes, s'est replongée «au fond de sa tête de gosse». Elle y accomplit ce qu'elle n'a pas eu le courage de faire dans la vie. Tâcher, par exemple, d'obtenir que son père, qui la brutalisait et s'adressait à ses enfants exclusivement en breton, lui demande enfin pardon. À genoux, si possible. «Dans l'existence, j'aurais parfois adoré prendre une caméra et interroger chaque membre de ma famille pour avoir leur point de vue, lâche la réalisatrice. Je sais ce qu'ils pensaient de tout ça voilà cinq ans, mais leur vision des choses évolue. Moi, je voudrais la filmer, la fixer, pour quand je serai vieille et amnésique. Comme des preuves avec une date.»

«Qu'est-ce que tu es belle! Comme je t'aime...»

Maïwenn souffre d'un passé qui ne passe pas. «J'aime mes névroses, je les ai domptées, j'en fais même un fonds de commerce», avoue-t-elle non sans lucidité. Très vite, elle lâche tout: son statut d'enfant unique et adoré, la dégringolade avec l'arrivée de ses frères et sœur, la séparation de ses parents. Elle devient la mère de substitution de la tribu. Trimbale des couches à ses castings. A toujours un gosse dans les pattes. Simultanément, son père la rejette. «Il m'assénait que je parlais comme ma mère, que je pensais comme elle, se souvient-elle. Il détestait aussi mon métier d'actrice, évoquait le cinéma comme un milieu de requins. Un jour, pourtant, Isild a tourné son premier film. Il s'est alors extasié sur sa beauté.» Un silence, et puis cet aveu terrible: «Je l'ai pris en pleine poire.»

Devenir actrice procède en général d'un choix. Pour elle, ce ne fut pas tout à fait le cas. «J'ai voulu à tout prix être comédienne pour me faire aimer de ma mère, analyse Maïwenn. Elle a essayé de me transmettre sa passion, je ne lui en veux pas. Petite, quand je réussissais

un casting, c'était la fête à la maison: "Qu'est-ce que tu es belle, comme je t'aime..." Quel enfant n'a pas envie de s'entendre dire ça? Maïwenn s'accroche, même si elle s'ennuie parfois sur les tournages. «On vous vend un truc où vous allez vous amuser et vous vous trouvez à enchaîner des prises sans arrêt.» Elle grandit, se marie avec Luc Besson auquel elle refusera de tourner autre chose que des participations. Et qui en sera parfois frustré. Enfin, sur les conseils d'un ami, mort de rire devant les imitations de sa mère, elle écrit *Le Pois chiche*, sa fierté. Sa renaissance. Le début de la reconnaissance.

MAÏWENN «J'aime mes névroses, je les ai domptées, j'en fais même un fonds de commerce.»

Aujourd'hui, Maïwenn, qui se sait «des goûts de luxe», rêve de travailler avec les frères Dardenne, Michel Gondry, Bertrand Blier. Elle refuse des kyrielles de *Bridget Jones* à la française («C'est très pauvre, ce qu'on me propose»), attend la sortie de *Pardonnez-moi*, que ses frères et sœur ont adoré. Sa mère, elle, lui a envoyé un mail pour pointer du doigt les qualités et les défauts du film. Maïwenn, fataliste: «Elle m'a parlé en cinéaste, quoi.» La jeune femme a déjà écrit un deuxième long métrage. Son sujet? Les actrices. «Elles me fascinent mais m'exaspèrent aussi dès qu'elles ont conscience de leur mystère, dès qu'elles se mettent à le fabriquer.» Pour le casting, elle espère recruter beaucoup de comédiennes connues. Et s'est réservée, devant et derrière la caméra, un rôle qui lui va comme le plumage d'un phénix: celui de la réalisatrice. ■

"Pardonnez-moi", de Maïwenn. Sortie le 22 novembre. Critique page 48.

Pardonnez-moi / Tout le monde devra se mettre à table.



5) Elle s'est longtemps cherchée et commence à se trouver.

MÉLANIE THIERRY LA DEBUTANTE

© NICOLAS SCHALLER

Ça faisait un moment qu'on ne l'avait pas vue sur grand écran. De retour au cinéma dans *Pardonnez-moi*, de Maïwenn, Mélanie Thierry regarde avec lucidité son jeune mais édifiant parcours.

Il y a sept ans, tout le monde parlait de Mélanie Thierry, la mini-bimbo de *Quasimodo d'El Paris*. Et puis? Pas grand-chose. Quelques téléfilms, deux ou trois longs métrages, rien de bien fameux. Jusqu'à ce que débarque *Le Vieux Juif blonde*. La pièce d'Amanda Sthers a vu la comédienne triompher de la critique, du public et de son manque de confiance en elle.

Ado, Mélanie a une passion: la gymnastique rythmique et sportive. Contrainte d'arrêter pour raisons médicales, elle s'inscrit dans une agence d'enfants-acteurs. Tourner des pubs et des téléfilms devient son nouveau hobby. «Ce qui me plaisait, c'était que l'on prenne soin de moi.» En classe de troisième, elle se trouve un stage dans une agence de mannequins. Une bookeuse la repère: «Tu es très jolie mais avec ton 1,58 mètre, il faut qu'un grand photographe s'intéresse tout de suite à toi. Sinon, tu n'iras pas bien loin.» Ce sera Peter Lindbergh. De leur première séance-photo, *Vogue* tire un sujet de vingt pages qui tape dans l'œil du réalisateur Giuseppe Tornatore. Résultat: à 16 ans, Mélanie passe son baptême du grand écran face à Tim Roth dans *La Légende du pianiste sur l'océan*. Suit l'aventure *Quasimodo d'El Paris*, de Patrick Timsit, gros succès critique et public. Les projecteurs sont braqués sur l'interprète d'Esmeralda. «Après *Quasimodo*, j'ai reçu plein de propositions dans le même genre. Des rôles de petites lolitas. Tu dis non une, deux, trois fois... Puis, à la quatrième... Des filles jolies, il y en a plein, et des meilleures comédiennes, n'en parlons pas. À l'époque, je n'étais pas bonne. Je débitais mon texte pour en terminer au plus vite. Je ne brûlais pas du désir d'être actrice. Jouer m'était contre-nature.»

Déclics et des claques

Paradoxe de la jeune vedette: tout le monde attend Mélanie au tournant mais Mélanie n'attend rien d'elle-même. Le premier déclic vient du producteur de *Quasimodo...*, le regretté René Cleitman. «On s'aimait beaucoup. Un jour, il m'a dit: "Tu parles très mal, tu n'as jamais lu un bouquin, tu t'habilles comme un torchon, tu refuses de prendre des cours de théâtre, tu as envie d'être actrice mais tu ignores qui est Marilyn Monroe... À un moment, il va falloir que tu changes de métier ou que tu te prennes en main."» Direction la Cinémathèque et les vidéoclubs où Mélanie découvre un monde qu'elle ne soupçonnait pas, celui des Marilyn, Audrey Hepburn, Faye Dunaway, Romy Schneider, Gena Rowlands... Le second déclic a lieu sur le tournage de *15 Août*, où elle retrouve Richard Berry, son partenaire dans *Quasimodo...* L'acteur lui ouvre les yeux: «Dans quelques années, ton naturel juvénile et spontané va s'épuiser. Il faut que tu apprennes la technique... Tu dois bosser.» Et hop, Mélanie s'inscrit aux cours de Raymond Acquaviva et Jean-Laurent Cochet. Entrevoit le plaisir de jouer. Pour autant, les rôles ne se bousculent pas au portillon.

Mélanie Thierry, héroïne blessée et convaincante dans *Pardonnez-moi*, de Maïwenn.

«À un moment, j'ai cru que ça ne marcherait jamais. Et puis, je commençais à vieillir. Pour une fille, s'il ne se passe rien avant 30 ans, c'est foutu.» Là-dessus, Sara Forestier reçoit le César du meilleur jeune espoir féminin pour *L'Esquive*. Le rapport? «On m'arrêtait toutes les cinq minutes dans la rue en me prenant pour elle. J'allais aux Asse-dic et on me félicitait pour mon César. Le pire? La montée des marches à Cannes il y a deux ans [*Mélanie y présentait l'inédit "Sans limite" au Marché du film*]. J'étais toute fière. Pour montrer les images à ma mère, j'ai acheté la K7 150 euros. Arrivée chez moi, je la regarde et j'entends le commentateur: "Et voici Sara Forestier, la révélation de l'année..."» À deux doigts de tout plaquer, Mélanie envisage de chercher du boulot comme assistante de directrice de casting.

Les choix de Mélanie

«Je ne remercierai jamais assez Amanda [*Sthers*] d'avoir pensé à moi. Elle a changé ma vie.» En interprétant seule sur scène pendant une heure vingt une fille de 20 ans persuadée d'être un homme rescapé d'Auschwitz, Mélanie se sent enfin actrice. Et le métier l'envisage comme telle. «Avant, je prenais ce qu'on me donnait, pour bouffer et me sentir active. Aujourd'hui, je me retrouve avec plein de scénarios, et il faut choisir.» En juillet dernier, après cinq mois de représentations, elle décide, la mort dans l'âme, d'arrêter la pièce en plein triomphe, avant même la tournée. «Soit je continuais, soit je tournais dans *Babylon A.D.*, de Mathieu Kassovitz, confie Mélanie, une boule dans la gorge. Le choix a été très difficile. Mais je dois avancer. Pour ça, il faut parfois être égoïste.» Depuis, Mélanie se prépare donc au tournage, en anglais, du film de Kassovitz, adaptation du roman *Babylon Babies*, de Maurice G. Dantec, qui la monopolisera jusqu'en avril 2007. Après? «Je n'arrive pas à me projeter. La seule chose à peu près sûre, c'est que je devrais jouer *Baby Doll* au théâtre, début 2008, sous la direction de Benoît Lavigne, qui vient de monter *Adultère(s)*, de Woody Allen.»

Entre-temps, on la verra aux côtés d'Albert Dupontel dans *Chrysalis*, premier film de Julien Leclercq inspiré des *Yeux sans visage* de Georges Franju. Et, ce mois-ci, dans *Pardonnez-moi*, de Maïwenn, qu'elle tourna avant *Le Vieux Juif blonde*. «J'y ai remplacé Sara Forestier à la dernière minute, remarque Mélanie dans un éclat de rire.

MÉLANIE THIERRY «À un moment, j'ai cru que ça ne marcherait jamais. Et puis, je commençais à vieillir. Pour une fille, s'il ne se passe rien avant 30 ans, c'est foutu.»

Il n'y avait pas de scénario. Juste un synopsis de dix lignes qui parlait dans tous les sens. Je n'étais pas sensible à l'histoire de Maïwenn. Sur le plateau, elle lançait "moteur" sans nous donner une seule indication. Je n'ai jamais eu aussi mal au ventre sur un tournage. L'impro, ce n'est pas mon truc. Depuis, j'ai découvert le film. Je le trouve singulier, bouleversant. J'ai beaucoup d'admiration pour Maïwenn, même si, humainement, nous ne sommes pas copines.» C'est mieux que l'inverse. Et Sara Forestier? «C'est fini. Aujourd'hui, on me dit: "C'est vous le Vieux Juif?"» [Rire.] ■

Mélanie Thierry est à l'affiche de "*Pardonnez-moi*", de Maïwenn. Sortie le 22 novembre. Critique page 48.